Littérature hagiographique et notion de sainteté

Aux Xème et XIème siècles se sont multipliés, en prose comme en vers, les **Vies de saints** et les **Miracles.** ce sont des textes édifiants, rédigés le plus souvent par des moines, sur l'ordre de leur abbé ou de leur évêque, d'abord à l'intention des communautés monastiques. Mais comme des lectures en sont faites à l'occasion des offices et des sermons le jour de la fête du saint personnage concerné, ils sont appelés à toucher un plus vaste public. Les **Vies** se proposent de faire mieux connaître les événements marquants de l'existence des saints, tandis que les **Miracles** offrent à l'admiration des fidèles les prodiges et les guérisons inespérées qui se sont produits après leur mort auprès de leur tombeau ou lors de la translation de leurs reliques. Ces récits se fondent autant que possible sur des faits historiques et nous apportent fréquemment des renseignements sur la vie quotidienne du temps. Ils constituent à ce double titre d'intéressants documents. Toutefois, lorsque le narrateur ne possède pas, pour évoquer la vie de son saint personnage, d'éléments assez précis, il ne se fait pas faute de recourir à des développements stéréotypés.

On trouve en général dans ces récits hagiographiques une présentation plus ou moins circonstanciée des origines familiales du saint; on y raconte son enfance studieuse, les circonstances de son entrée dans l'Eglise, les services qu'il a depuis rendus à la communauté des chrétiens. On y souligne sa piété, son humilité; on le suit jusqu'à son lit de mort, sans oublier de faire état des prodiges qui ont marqué son trépas, toujours édifiant, puis ceux qui l'ont suivi.

Le désir de raviver la foi des fidèles semble bien être la première préoccupation des narrateurs. Mais il ne faut pas méconnaître une autre intention, non moins puissante: lorsqu'une cité, lorsqu'un diocèse ont eu le privilège de donner naissance à un saint homme ou d'avoir à leur tête un saint évêque, il est assez naturel qu'ils souhaitent faire connaître ses mérites et les pouvoirs qu'il a conservés après sa mort, les guérisons qui s'opèrent auprès de ses reliques pieusement conservées et vénérées. Car le renom d'un saint-guérisseur ne saurait manquer d'attirer des pèlerins nombreux et cet afflux de dévots en quête de miracles est une source indéniable de prospérité pour tous ceux qui vivent auprès du sanctuaire, tant en raison des offrandes qu'apportent les visiteurs que par l'activité économique qui d'ordinaire se développe autour des lieux de pèlerinage: constructions de ponts et de routes, naissance de foires prospères,...

Pour toutes ces raisons, on se plaît donc à glorifier les saints qui jouent, on le constate, un rôle considérable dans la vie des chrétiens du Moyen-âge: élu de Dieu, modèle de vertus, et surtout intercesseur, le saint est constamment vénéré et imploré par les fidèles. Pendant longtemps, c'est cette dévotion même qui a d'ailleurs été le signe de la sainteté d'un martyr ou, à l'époque qui nous occupe, d'un évêque, la canonisation officielle n'étant intervenue qu'assez tard.

Précisons brièvement ces trois aspects de la sainteté:

Le saint est d'abord un **Elu:** toute son existence est marquée par la bienveillance particulière de Dieu. Il est favorisé de visions, de

prémonitions; parfois même, à l'instar des grandes figures de l'Ancien Testament, il prophétise. En sa faveur, Dieu permet que les lois de la nature ne soient pas toujours observées, que les éléments déchaînés s'apaisent, que s'éteignent les feux, que se tarissent les inondations. De son vivant même il accomplit des prodiges qui sont le signe de la distinction divine et qui souvent rappellent les miracles accomplis par le Christ: multiplication des pains, eau changée en vin... Il arrive enfin que le Christ apparaisse à l'Elu.

Un saint peut naturellement subir des épreuves pénibles, des humiliations. Mais il n'est éprouvé que pour être mieux glorifié par la suite et les méchants qui osent s'attaquer à lui sont fréquemment punis jusque dans leur descendance.

Tous ces signes de la faveur divine doivent, bien entendu, être connus des fidèles puisqu'ils ont pour fin leur édification.

Le saint apparaît ensuite, sinon à proprement parler comme un modèle à suivre si l'on veut accéder à la sainteté,-car, en raison même de l'élection divine dont nous venons de parler, la simple imitation d'un modèle ne saurait suffire- du moins comme un objet d'admiration. Il rassemble en lui toutes les vertus qu'on tente d'enseigner aux fidèles: son enfance et son adolescence sont marquées par une grande pureté, une chasteté poussée à l'extrême. Appliqué à l'étude, il montre un goût précoce pour la prière et la méditation. Lorsque vient l'heure des responsabilités dans l'Eglise, après les avoir repoussées par humilité, il les accepte par obéissance envers ses supérieurs comme envers la volonté divine, puis il les exerce avec toute la vigilance souhaitable. Il se montre gardien intransigeant des biens de l'Eglise qu'il s'efforce d'accroître par tous les moyens licites. Formateur attentif de son clergé, il l'encourage sans relâche à développer ses vertus et ses talents. Soucieux, à l'égal d'un père affectueux, des besoins spirituels comme du bien-être matériel de ses ouailles, il les protège, les nourrit, les console dans leurs afflictions. On met volontiers en lumière son inépuisable générosité, mais aussi sa simplicité, sa frugalité, les veilles et les jeûnes qu'il s'impose. On le montre entouré de la vénération de son clergé et de la confiance du peuple.

Enfin, et surtout, le saint est un **intercesseur**: c'est à lui qu'il appartient de plaider la cause des pécheurs devant Dieu. En effet, selon le dogme de la Communion des saints, il existe une solidarité étroite entre les Chrétiens du Ciel, qui forment l'Eglise Triomphante, et ceux de la Terre qui forment l'Eglise Militante. Par les mérites qu'ils se sont acquis durant leur passage en ce monde, les saints, étant au nombre des Elus, peuvent obtenir de Dieu des grâces qu'il n'accorderait peut-être pas à la prière d'un chrétien encore chargé du poids de ses péchés. Aussi les fidèles s'adressent-ils plus hardiment aux saints qu'ils n'oseraient le faire à Dieu même.

Selon la doctrine de l'Eglise, c'est uniquement par la prière que s'obtient l'intercession du saint. Mais force est de constater que cette intercession n'est pas sollicitée n'importe où, n'importe quand et n'importe comment, et que les reliques jouent aux yeux des fidèles un rôle considérable et parfois excessif. Car, si l'Eglise admet et encourage même les honneurs rendus aux restes corporels d'un homme mort **"en odeur de sainteté"**, elle pose en principe qu'il ne doit s'agir que d'un culte dit **"de dulie"** (du grec **douleia** signifiant "servitude") réservé aux bons serviteurs de Dieu, et non du culte **"de latrie"** (c'est à dire "d'adoration") dû à Dieu seul. Toutes vénérables qu'elles soient, les reliques

des saints ne sont nullement censées agir par elles-mêmes et posséder un quelconque pouvoir de guérison. Mais il s'agit là d'une théorie battue en brèche par la pratique: c'est en effet près des tombeaux des saints, au contact de leurs restes sacrés, que les suppliants viennent chercher un remède à leurs maux. Ils sont si bien persuadés des effets merveilleux du contact physique avec ces reliques, en particulier quand il s'agit d'obtenir une guérison, qu'ils cherchent à approcher le plus possible du tombeau, à le toucher. C'est prosterné devant le tombeau qu'on implore l'aide du saint. C'est à l'intérieur de la grille qui l'entoure qu'on dépose un enfant malade. On recueille même avec soin la poussière qui recouvre la pierre tombale pour l'absorber en guise de remède, et il existe une curieuse pratique, **"le vinage"**, qui consiste à laver les précieux ossements avec du vin qu'on utilisera ensuite comme médicament. Et les narrateurs même des **Miracles** recommandent chaudement de semblables conduites, ce qui tend à prouver que l'Eglise, quel que soit son souci légitime d'éloigner les fidèles de pratiques superstitieuses, doit tenir compte de la grande popularité des reliques et de l'attrait irrésistible qu'elles exercent sur des âmes simples avides de merveilleux, et qui attendent du saint qu'il opère en leur faveur un miracle.

Le miracle

Le miracle est, en effet, étroitement lié à la notion de sainteté. Un saint qui n'opérerait pas de miracles ne serait pas véritablement un saint. El le miracle est d'ailleurs un des moyens dont Dieu peut user pour conforter la foi des Chrétiens.

Qu'est-ce qu'un miracle? C'est un événement merveilleux, contraire aux lois naturelles, nécessairement visible et vérifiable, et qui ne peut être produit que par Dieu. Par ses mérites, un saint peut obtenir de Dieu cette manifestation de sa Toute-Puissance.

Le miracle souhaité peut être la cessation d'une calamité naturelle, d'une épidémie, d'une agression étrangère. En ce cas, c'est au moment où se produit l'événement malencontreux que, collectivement, clergé en tête, les fidèles vont solliciter le recours du saint, dont les reliques sont alors sorties de l'église où elles reposent, pour être promenées en procession à travers le territoire éprouvé par le fléau.

Mais lorsqu'il s'agit d'implorer une guérison, on le fait plus volontiers et avec plus de chances d'être exaucé, le jour de la fête du saint. Les malades jugés incurables viennent passer quelques heures, une nuit, voire quelques jours en prière près des reliques. ILs sont parfois porteurs d'une offrande dont la nature et l'importance dépendent naturellement de leur degré de fortune. Ils peuvent aussi prononcer un voeu qui les engagera solennellement, car, comme le dit l'Ecclésiaste (V,4): **"Mieux vaut ne pas faire de voeu que de ne pas tenir ses promesses après en avoir fait."**

Les maladies et infirmités qui relèvent d'une intervention miraculeuse sont assez variées. On voit affluer dans le sanctuaire: paralytiques, culs-de-jatte, aveugles, sourds et muets, fiévreux en tout genre, victimes de troubles mentaux. Les plus atteints sont, bien entendu, conduits ou portés par des parents ou des voisins charitables. Pour les pauvres gens surtout, comme l'écrit P. A. Sigal **"le saint est assimilé à un médecin plus capable que les autres et beaucoup moins cher."** C'est grâce à ces récits de miracles que nous pouvons nous faire une idée de ce qu'étaient les infirmités les plus courantes en ce temps.

On reconnaît la guérison miracu-

leuse à sa soudaineté, voire à sa brutalité, car elle s'accompagne souvent de vives douleurs et d'hémorragies abondantes. Toutefois, il arrive qu'elle ne soit que partielle et que le malade doive faire plusieurs pèlerinages pour être complètement guéri. Les rechutes sont d'ailleurs possibles si le miraculé ne tient pas ses promesses et retombe dans les errements dont il avait promis de se corriger.

Il existe aussi des "miracles à l'envers", des miracles-châtiments: le saint, qui peut guérir, peut aussi rendre malade ou frapper d'une infirmité l'incrédule qui se moque des dévots et met en doute ses pouvoirs; ou encore, le paysan ou l'artisan qui refuse d'observer le repos obligatoire des fêtes; enfin, ceux qui maltraitent les pèlerins, ceux qui cherchent à s'emparer des biens de l'Eglise. Ces miracles-là ne sont pas moins frappants que les autres et inspirent une terreur salutaire non seulement au puni, qui ne tarde en général pas à se repentir et à implorer pitié, mais encore à tous ceux qui sont témoins du châtiment puis de la guérison que le saint, magnanime, finit par accorder au repenti.

Cas particulier de saint Gérard de Toul

Pour saint Gérard, évêque de Toul de 963 à 994, nous disposons d'une **Vie**, écrite à la demande de Brunon de Dabo, futur pape Léon IX, alors évêque du même diocèse, donc entre 1026 et 1048, par un abbé de Saint-Evre, du nom de Werri. Cette oeuvre contient la relation des événements qui ont marqué la vie du bon évêque, mais aussi le récit de deux miracles accomplis par Gérard après sa mort. Un second texte vient la compléter: demandé par Udon, successeur de Brunon, il narre la canonisation de Gérard par le pape Léon IX, la translation de ses restes, et ajoute aux miracles déjà racontés dans la première oeuvre, neuf autres guérisons miraculeuses, s'échelonnant de la mort de Gérard aux années qui ont suivi sa translation, soit après 1050, tout en signalant une assez longue interruption de ces miracles, pour des raisons que nous préciserons ultérieurement. Ce second texte est probablement encore dû à la plume de Werri, encore que ce ne soit pas expressément précisé.

La **Vie de saint Gérard** illustre bien les remarques que nous avons faites précédemment. C'est ainsi que, de son vivant, Gérard est désigné par Dieu comme son Elu par des prodiges multiples qui s'accomplissent en sa présence ou en sa faveur, par des visions prémonitoires et prophétiques, par une apparition du Christ.

Voici d'abord un exemple de prodige: Gérard venait d'accomplir son voyage à Rome et regagnait son diocèse lorsqu'il rencontra, en Lombardie, un certain nombre de Toulois que la famine avait chassés du pays natal. Werri raconte comment l'évêque prit sous sa protection et ramena chez eux ces infortunés, au nombre de trois cents, puis, parvenu à Toul, fit ouvrir ses greniers et ses celliers afin de subvenir aux besoins des affamés. "Il manifesta sans relâche cette intarissable charité jusqu'à la fête de saint Jean-Baptiste. Il avait entre temps vidé ses greniers en distribuant généreusement leur contenu, si bien que la farine commença à manquer dans les récipients. Il ne semblait pas en rester plus de deux mesures. Un serviteur se présenta tristement devant le saint évêque pour lui apprendre qu'on se trouvait malencontreusement à court de farine. Va, lui dit le bienheureux, confiant en l'aide du Christ, et distribue aux pauvres le peu qui reste, comme à l'ordinaire. Or il y avait encore presque un mois à courir jusqu'à la fête de saint Jean-Baptiste. Chose surprenante, tous les jours le serviteur faisait

aux pauvres une généreuse distribution et la quantité modique de farine ne diminuait pas. Elle ne semblait nullement s'être accrue dans le récipient, mais elle ne manquait pas au distributeur et il en trouvait à suffisance quand il le fallait" (Vie, XLI).

Ce prodige rappelle, Werri prend soin de le souligner, la multiplication des pains par le Christ lui-même, mais aussi un épisode de l'Ancien Testament au cours duquel le prophète Elie annonce à la pauvre veuve de Sarephta **"que jamais son vase ne désemplira de farine jusqu'à ce que Dieu fasse pleuvoir sur la face de la terre."** (**Rois**, livre III, chapitre XVII, verset 14).

En fait, un certain nombre des prodiges qui marquent la vie de Gérard semblent avoir pour but de le désigner à l'attention de son clergé et de ses fidèles en l'assimilant aux patriarches et aux prophètes: ainsi, lorsque l'évêque donne en cachette à trois pauvres qui passaient devant sa fenêtre, trois pains et trois portions de viande, il retrouve peu après ces mets intacts sur la table. Preuve, selon Werri, que, s'étant comporté comme Abraham lorsqu'il accueillit trois anges qui figuraient la Sainte Trinité (Génèse, ch. XVIII), il en est récompensé par Dieu.

C'est au modèle du Christ que Gérard se conforme en lavant humblement les pieds des pauvres, auxquels vient à l'occasion se joindre, pour faire nombre, son propre frère: c'est sous les traits de ce frère qu'un jour le Christ lui apparaît, et Werri cite à ce propos la parole du Fils de Dieu: **"Ce que vous aurez fait aux plus humbles des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait"** (Mathieu, XXV, 40).

Il est aussi manifeste, à la lecture de cette Vie, que Gérard bénéficie de l'appui et du concours des autres saints, ses prédécesseurs: malade, il est visité en songe par saint Mansuy et saint Evre et recouvre la santé après cette vision salutaire. C'est aussi avec le concours de ces deux saints qu'il vient en aide au peuple, au cours d'une épidémie de peste: selon la coutume, il fait promener en procession leurs reliques et lorsque le fléau cesse, Werri s'affirme convaincu que ce sont les mérites conjoints de saint Mansuy, de saint Epvre et de Gérard lui-même qui ont obtenu de Dieu cette faveur.

Mais, en d'autres circonstances, c'est tout seul que le bon évêque accomplit des prodiges: pendant un voyage à Aix-la-Chapelle, où il se rend pour assister à un conseil, un prêtre de sa suite laisse tomber dans la rivière un coffret contenant de précieuses reliques. A son retour, franchissant le même cours d'eau, Gérard plonge les mains dans les flots et en retire le coffret qu'on croyait perdu à tout jamais.

Thierry, évêque de Metz, refuse de lui céder quelque relique de saint Etienne. Gérard obtient seulement de pouvoir contempler la pierre qui assomma le martyr. D'un simple trait de son doigt sur la pierre, il en détache un fragment **"comme par un coup de maillet"**, écrit Werri. Son confrère, impressionné, lui abandonne le morceau que Dieu lui-même paraît avoir voulu mettre ainsi en sa possession.

Notons encore des **visions** de diverses nature: Gérard apprend, grâce à elles, ce qui reste caché au commun des mortels. Il peut s'agir d'un simlple avertissement utile: ainsi, Gérard voit en songe l'église Saint-Mansuy menacée par un incendie; et, en effet, un cierge avait mis le feu à un tapis et à une nappe d'autel. Eveillé, l'évêque envoie promptement un de ses prêtres sur les lieux et empêche ainsi l'accident de prendre des proportions dramatiques. Werri ajoute que l'on peut avoir la preuve de cette heureuse intervention en allant voir la nappe

reprisée, que l'évêque a fait border d'une belle frange en souvenir!

D'autres fois, la vision touche à de plus graves sujets, religieux ou politiques. Gérard était préoccupé et attristé par les méchantes rumeurs courant sur le compte de son prédécesseur Gauzlin que certains accusaient de n'avoir pas mené une vie vraiment religieuse. Il entreprit un jeûne de trois jours pour obtenir de Dieu qu'il l'éclaire sur ce point et eut enfin la révélation attendue: non seulemnt Gauzlin avait bien été accueilli en Paradis, mais il s'y trouvait associé à saint Apollinaire et traité avec pareil honneur.

En sa qualité d'évêque d'un important diocèse, Gérard s'est trouvé étroitement mêlé à la vie politique de son temps. Lorsque le duc Henri de Bavière, après la mort d'Othon II, enlève son héritier, le jeune Othon III, et le retient prisonnier, espérant régner à sa place, les fidèles du prince légitime s'élèvent contre ses prétentions, se réunissent pour y faire face et prient Gérard d'être des leurs. Mais l'évêque, déjà âgé et de santé fragile, ne peut participer physiquement à leur résistance. Il s'en afflige, mais aide de ses prières les adversaires du duc de Bavière. Bientôt d'ailleurs, saisi d'une vision, il annonce joyeusement à son entourage la libération du jeune prince et le retour de la paix, alors qu'il se trouvait très éloigné du lieu où se déroulaient les tractations politiques qui avaient abouti à cet heureux dénouement.

On peut enfin considérer comme une marque de la faveur divine le châtiment qui fut infligé à leur descendance, après la mort de l'évêque, aux seigneurs Odelric et Richard, qui, excommuniés par lui en raison de leurs violences, l'avaient maltraité et menacé de mort.

La vie de Gérard, narrée par Werri, apparaît donc comme marquée de toutes sortes de prodiges qui désignaient en lui un Elu de Dieu.

Mais c'est seulement après la mort de l'évêque que commencent les guérisons miraculeuses. Elles se produisent toutes près de son tombeau, primitivement placé au milieu du choeur de la cathédrale.

Nous disposons en tout de onze exemples de miracles dus aux mérites de Gérard. Mais leur narrateur ne prétend pas avoir tout raconté. Il laisse de côté les guérisons en quelque sorte courantes, comme celles des fiévreux qui se trouvent soulagés lorsqu'ils passent une nuit près du tombeau, surtout s'ils ont absorbé un peu de la poussière qui y est recueillie et avec laquelle un ancien miraculé, promu gardien, prépare une boisson bénéfique. Des centaines de personnes, affirme Werri, pourraient en témoigner. Mais ces guérisons ne sont pas assez spectaculaires pour mériter un récit circonstancié.

Les onze véritables miracles présentent, malgré leur diversité, quelques caractéristiques communes. Sans être véritablement "spécialisé" comme d'autres saints dans la guérison d'une maladie ou d'une infirmité particulière, saint Gérard semble avoir été le grand secours des paralytiques: sept cas. Cependant il guérit aussi deux aveugles, un infirme qu'une tumeur au genou avait privé de l'usage d'une jambe, et ce que le narrateur appelle un "frénétique", c'est-à-dire un homme victime d'une crise de démence. Les bénéficiaires des miracles sont en majorité des hommes (six). Les autres se répartissent comme suit: trois femmes, un enfant de sept ans et un nourrisson.

Ce qui frappe le plus à la lecture de ces récits, c'est la condition modeste des miraculés. Aucune dame, aucun chevalier, aucun riche marchand parmi eux. Ce sont en général des servantes (**ancillae**) et des serviteurs (**servi, servuli**) soumis au cens. Seul l'enfant de sept ans fait

peut-être exception et appartient sans doute à une famille relativement aisée puisqu'il est en train d'étudier son psautier lorsque la cécité le frappe.

On constate également que saint Gérard se montre particulièrement désintéressé et ne paraît attendre aucune offrande de ceux qui viennent le supplier. Seule, une femme lui offre un cierge, et le cas est spécial, puisque c'est pour avoir enfreint la règle du repos obligatoire qu'elle a été frappée de paralysie. Il est en revanche assez fréquent que le miraculé se mette ou soit mis, avec l'accord de son ancien maître, au service du saint. Cet usage de la **deditio**, répandu au Moyen-âge, conduisait un individu, qui pouvait jusque-là être libre, à faire littéralement don de sa personne, par piété et reconnaissance le plus souvent, mais parfois aussi en raison de son dénuement, au saint patron d'un monastère dont il devenait dès lors le **sainteur**. Lorsqu'un malade guéri est déjà **servus**, il faut, bien entendu, que son maître le libère pour lui permettre de passer au service du saint. Cette marque de reconnaissance est expressément signalée dans trois de nos miracles.

Autre élément caractéristique de ces guérisons: elles se déroulent toutes sans exception près du tombeau du saint, à proximité de ses reliques, donc toujours dans la cathédrale, puisque les restes de saint Gérard n'ont pas fait l'objet d'une **translation** après sa canonisation, comme ce fut le cas par exemple pour ceux de saint Firmin, mais uniquement d'une **élévation** à l'intérieur même du saint lieu.

C'est, en outre, la plupart du temps au jour anniversaire de la mort du saint, qui est aussi le jour de sa fête, que les guérisons sont sollicitées et ont lieu. On ne note que deux exceptions à cette règle: un malade est guéri le vendredi qui suit l'Ascension, un autre le samedi qui précède la fête de saint Jean-Baptiste, **"en temps synodal"**. Le soin que prend Werri d'insister sur l'époque où se produisent les guérisons, montre que l'on tentait d'inculquer aux fidèles le respect de ce jour de fête, respect qui n'allait pas de soi, comme on le verra plus loin.

Remarquons enfin que si Gérard se montre compatissant envers les misères des pauvres gens, il sait aussi punir sévèrement les manquements aux règles ou les parjures. Sur nos onze miracles, quatre en effet racontent un châtiment: celui d'une femme qui n'a pas tenu les promesses qu'elle avait faites au saint; ceux d'un homme, d'une femme et d'un enfant, respectivement frappés d'une crise de folie, de paralysie et de cécité pour n'avoir pas respecté le repos obligatoire à l'occasion de la fête du saint, ou pour avoir tourné en dérision la piété des autres fidèles. Il s'agit cependant d'infirmités toutes provisoires auxquelles il est mis fin sitôt que le coupable exprime son repentir en se rendant près du tombeau, ou, s'il en est incapable, sitôt que des voisins charitables l'y conduisent. La leçon est sans doute suffisante et l'effet produit assez exemplaire pour qu'il ne soit pas nécessaire de prolonger l'épreuve.

Cependant, la faute commise peut être non plus individuelle mais collective: pour qu'il y ait intercession du saint et miracle, il faut bien entendu que les fidèles manifestent leur foi par la prière. Lorsque la piété populaire se refroidit, lorsque diminue l'assiduité aux offices et l'observance des obligations religieuses, lorsqu'en particulier on cesse de vénérer les reliques du saint, alors le flot des miracles se tarit également.

Dans le cas qui nous intéresse, le second récit de Werri fait justement état d'un pareil refroidissement de la piété des Toulois: durant de longues années, la dévotion à saint

Gérard a subi une éclipse, la foi en ses pouvoirs a diminué. Alors diverses calamités se sont abattues sur le peuple de Toul: pestes, famines, exactions du comte Eudes de Champagne, rien ne lui a été épargné, et Werri peut écrire: **"Ils se crurent voués à l'éternelle désolation en raison de l'énormité de leurs crimes "**. Ces liens entre les Toulois et leur saint évêque, si fâcheusement relâchés, ne se resserrent que sous le pontificat de Léon IX, en l'an 1050. Un nouveau miracle vient alors raviver la ferveur populaire et le pape, qui témoigne à saint Gérard une vénération particulière, entreprend sa canonisation officielle, après s'être assuré, par de bons témoignages, des mérites incontestables de son prédécesseur. Une vision accordée à point nommé à un moine vient les corroborer, et dès lors rien ne s'oppose à ce que Gérard soit officiellement reconnu comme saint et ses restes **"élevés"**. Ces cérémonies contribuent naturellement au renouveau du culte et à la reprise des miracles interrompus.

Après avoir fait ces observations générales, nous examinerons d'un peu plus près trois des miracles opérés par saint Gérard.

Voici d'abord un cas de paralysie. Notons que, de tous les suppliants qui viennent chercher la santé près des reliques, les paralytiques sont au Moyen-âge parmi les plus nombreux. Ces infirmes ne pouvaient pas plus que les aveugles et les lépreux être traités dans les hôpitaux: on les considérait généralement comme incurables, encore que P. A. Sigal indique l'existence, dès le V° siècle, de certains traitements à base de saignées, purges, vomitifs, scarifications et bains chauds, et de méthodes de rééducation: cire à pétrir, haltères à soulever. On distinguait mal les différentes formes de paralysies, comme l'hémiplégie, la tétraplégie,... Le malade était simplement dit **contractus** (contracté), **curvus** ou **cernuus** (courbé). On ignorait que certaines formes du mal sont susceptibles d'une guérison spontanée ou, tout au moins, d'une amélioration à plus ou moins brève échéance, comme c'est le cas pour la polyradiculonévrite. Quant aux aspects que nous appellerions "psychosomatiques", ils échappaient naturellement aux contemporains de saint Gérard comme à ceux de Werri lui-même. Pour en revenir à notre miracle, l'heureux bénéficiaire en est une femme de Troussey, sans doute encore assez jeune, puisqu'elle est une fois appelée **puella**. Elle présente une forme particulièrement sévère du mal, puisque ses quatre membres sont contractés: ses avant-bras sont plaqués sur sa poitrine, les mains repliées vers l'intérieur, et ses jambes, également repliées, sont collées contre ses cuisses. Elle est donc tributaire de la charité publique et contrainte de se faire porter au sanctuaire. Saint Gérard accorde d'abord à cette malheureuse une guérison partielle: elle peut redresser ses avant-bras et s'alimenter seule. Puis elle semble retrouver progressivement l'usage de ses jambes, puisque le narrateur écrit: **"elle sentit toute la vigueur de ses membres lui revenir"**. Reconnaissante, elle promet au saint **"de se mettre pour toujours à son service en lui payant le cens"**, de résider définitivement dans la cité; enfin, elle fait voeu de chasteté. Mais elle manque par deux fois à ces deux derniers voeux, à l'instigation du diable, affirme Werri. Et, par deux fois, elle est victime de cruelles rechutes, son mal la faisant encore plus souffrir qu'auparavant. Ce n'est qu'à sa troisième visite au tombeau du saint qu'en présence de son repentir enfin sincère, Gérard lui accorde la guérison définitive.

Cette femme nous apparaît dans le récit de Werri comme un véritable

champ clos où le Bien et le Mal s'affrontent en un combat sans merci: le tentateur perfide combat l'influence bénéfique du saint. Chaque victoire du Malin se solde par une recrudescence de douleurs pour la malheureuse femme, chaque victoire du saint par une amélioration de son état. La victoire finale reste, comme il se doit, à saint Gérard,, l'âme de la miraculée paraissant sauvée tout autant que son corps.

Autre cas intéressant: celui d'un petit garçon de sept ans. Suivant le mauvais exemple que lui donnent sans doute trop d'adultes, puisque comme le déplore Werri: **"la foule des campagnards comme des citadins avait perdu pour ainsi dire tout respect pour la digne fête du saint"**, le matin même de la dite fête, l'enfant, en écolier trop studieux, **"se plonge dans .une courte lecture du Psautier qu'on lui avait donné à faire"**. Au bout d'un moment, il sent ses paupières se clore hermétiquement **"comme collées par de la glu"**. Il crie, on accourt, on essaye de lui ouvrir les yeux, on croit à une blessure. Mais l'enfant assure qu'il ne souffre pas, que tout se borne à cette impossibilité d'ouvrir les yeux. Frappés de stupeur et de crainte par cet accident inexplicable, les proches de l'enfant le mènent au tombeau du saint et l'y laissent pour aller déjeuner. D'inquiétants craquements venant du tombeau se font entendre et mettent en fuite un sacristain et une dévote qui se trouvaient là. L'enfant reste seul. Puis un clerc survient qui, apprenant le prodige, le considère sans doute comme un signe encourageant, puisqu'il fait entrer l'enfant dans la clôture qui entoure la tombe et, se prosternant avec lui, récite le Notre Père. Le garçonnet recouvre alors la vue et le peuple, impressionné, retrouve de son côté le zèle qu'il avait perdu et sa dévotion envers les reliques de saint Gérard.

Ce récit montre comment le miracle peut être un instrument utilisé pour ramener à leur devoir les chrétiens négligents. En frappant un enfant d'un mal tout provisoire et non douloureux, le saint inspire aux pécheurs une crainte salutaire. En la guérissant promptement, il réveille leur gratitude. Telle est en tout cas la leçon que le narrateur semble vouloir que son lecteur en tire.

Enfin, voici le récit d'un miracle très spectaculaire dans ses effets. Un pauvre homme se trouvait frappé d'un double mal. Denué de ressources, il souffrait en outre d'une pénible infirmité: **"depuis quatre ans, une tumeur au genou l'avait privé de l'usage de sa jambe droite; son mollet et son pied s'étaient atrophiés et il ne pouvait plus se déplacer de façon naturelle; il s'efforçait de le faire au moyen d'un pilon de bois qu'il avait fixé à sa cuisse; à plusieurs reprises, l'envie lui était venue de s'amputer de ce pied qui pendait inutilement. Son infirmité était très visible, en raison du pilon de bois, et rendue plus évidente encore par la petitesse de son pied exsangue et la maigreur de sa jambe qui n'avait plus que la peau sur l'os"**. L'infortuné se rend donc dans la cathédrale pour prier devant le tombeau de saint Gérard, la veille de sa fête; et voici que, tandis que les prêtres chantent un hymne **"son pilon de bois s'arrache de sa cuisse pour voler au loin. Pressentant que se produisait en lui un changement miraculeux, il se redresse et s'efforce de marcher, avec précaution; tandis qu'en vacillant et en s'évertuant il affermit sa marche, longtemps rendue impossible par son infirmité, la puissance du saint se manifeste avec plus de force. Le pied amaigri grossit et retrouve son aspect normal, la jambe grêle montre à nouveau un mollet charnu"**. Le chevalier

Haimon de Trondes, dont l'infirme était serviteur, affranchit le miraculé en signe de reconnaissance et **"le met pour toujours au service du saint"**. Notons le soin mis à souligner l'état du malade avant le miracle et le résultat très visible, inexplicable par les lois naturelles, de cette guérison.

Le souci de Werri est visiblement de laisser au lecteur de son récit, une impression durable, de montrer en saint Gérard un Elu très influent auprès du Seigneur, qu'il veuille protéger, guérir ou punir. Ce souci de louer l'"efficacité" du saint prend cependant pour le lecteur moderne un aspect plus plaisant que sérieux lorsque le conteur insiste sur la rapidité avec laquelle Gérard, contrairement à d'autres saints, exauce ses suppliants et guérit ses malades. Ne dirait-on pas qu'il y a concurrence entre les Elus, et qu'il convient d'indiquer aux fidèles quel est, si l'on ose dire, le plus "expéditif"? **"Ce don de la santé ne se fait pas attendre ici un jour ou deux comme c'est le cas ailleurs ordinairement"** affirme Werri. Mais, conscient sans doute de faire ainsi aux autres saints un affront, le pieux abbé se hâte d'ajouter: **"Puissions-nous le dire sans les offenser, ses vertus ont valu ce privilège au bienheureux Gérard."**

Que penser de Werri, abbé de Saint-Evre, et de son oeuvre? "C'est par obéissance envers son évêque Brunon qu'il l'a entreprise", dit-il dans la préface de la **Vie**, et il regrette, -mais c'est peut-être une excuse de pure convenance- ,de n'avoir raconté les belles actions de Gérard qu'en une **"insipida elucubratione"**, c'est-à-dire **"laborieusement et sans art"**. Le second récit, rédigé à la demande d'Udon, commence d'ailleurs par le même genre de protestation: **"travail difficile, dit-il, pour mes faibles capacités et mes maigres talents": "insipidae imbecillitati"**. Le latin est ici plus expressif que le français. Il est vrai, au demeurant, que le récit est dans l'ensemble assez gauche; les redondances y sont fréquentes, les formules stéréotypées y abondent, et les obscurités ne manquent pas. Mais Werri s'est visiblement appliqué de son mieux à sa tâche d'hagiographe, et les louanges adressées à saint Gérard sont nombreuses et variées, surtout dans la première oeuvre. Les vertus de l'évêque y sont légion: **dévotion, humilité, charité, miséricorde, simplicité, sollicitude, componction,...** Une quarantaine de termes sont nécessaires pour nous en donner une idée. Et Werri trouve une bonne soixantaine d'adjectifs pour accompagner le nom vénéré: si **"saint"** et **"bienheureux"** sont naturellement les plus fréquents, Gérard est aussi qualifié de **pieux, vénérable, magnifique, glorieux, admirable, mémorable,...** Pour les miracles, l'imagination de Werri s'essouffle et il se contente **d'admirables** et **d'insignes.**

En dépit de leur absence d'art, ces deux oeuvres complémentaires sont riches d'enseignements. D'abord, bien sûr, elles nous font connaître un homme de premier plan, Gérard. Mais elles ont aussi le mérite de nous introduire dans un monde fort éloigné du nôtre. Grâce à elles nous découvrons quelques aspects importants de la vie médiévale; nous y côtoyons les deshérités qui n'ont d'autre ressource que la charité publique et d'autre espoir que l'intervention miraculeuse du saint. Nous entrons dans l'église du Moyen-âge où s'expriment parfois bruyamment les angoisses et les joies populaires. Nous pouvons mesurer l'importance des pratiques religieuses et les efforts du clergé pour faire respecter des obligations comme le repos des jours de fête, efforts qui se heurtaient souvent au mauvais vouloir des citadins comme des campagnards de la région. Aux périodes de foi vive,

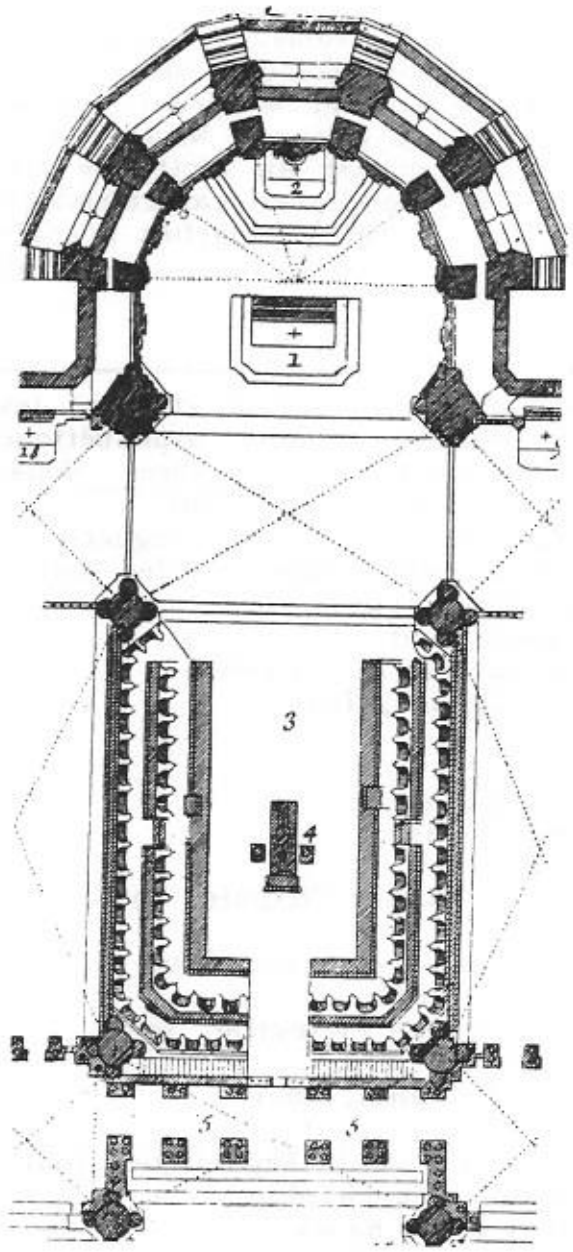
succèdent sous nos yeux les périodes de tiédeur, voire d'indifférence.

Et nous constatons surtout qu'en dépit de leurs nobles origines, les évêques, dont Gérard est le modèle, savaient se comporter en pères et que la religion chrétienne, loin d'être annexée par une élite, était vécue par ce que Werri appelle la **plebs**, le bon peuple, par des humbles qui sont, on l'a vu, les bénéficiaires des miracles de saint Gérard.

Note de l'auteur:

Les observations que contient cet article ont été inspirées par les textes étudiés et traduits ces dernières années au Séminaire de latin médiéval que dirige M. Parisse, et se réfèrent à plusieurs reprises aux travaux de M. P. A. Sigal qui vient de soutenir une thèse sur Les Miracles aux X° et XI° siècles.

Anne-Marie GARDONI



Choeur et abside de la cathédrale de Toul, d'après le plan de Mr de Saint-Remy (XVIIIème siècle)
En 4: Le tombeau de saint Gérard.